

La pensée ratzélienne et la question coloniale (avec la collaboration de Gian Paolo Torricelli)

Dario Lopreno et Yvan Pasteur

Volume 38, numéro 104, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022429ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022429ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lopreno, D. & Pasteur, Y. (1994). La pensée ratzélienne et la question coloniale (avec la collaboration de Gian Paolo Torricelli). *Cahiers de géographie du Québec*, 38(104), 151-164. <https://doi.org/10.7202/022429ar>

Résumé de l'article

Friedrich Ratzel construit une géographie politique qui se rattache à une philosophie de l'histoire hégélienne, laissant une grande place à l'organicisme. Sa théorie générale de l'expansion de l'État débouche sur une théorie de l'espace vital (*Lebensraum*) à laquelle il subordonne totalement la problématique coloniale. Cette démarche est le reflet direct de l'embarras d'une intelligentsia nationaliste allemande qui peine à trouver son chemin entre deux pôles. D'un côté la « grandeur occidentale », à laquelle la classe dominante allemande n'arrive pas à prendre entièrement part. De l'autre côté la « grandeur allemande », que la même classe dominante ne réussit pas à promouvoir dans le contexte de l'époque, où chaque impérialisme garde jalousement ses positions en tentant de les figer à tout prix.

La pensée ratzélienne et la question coloniale

Dario Lopreno et Yvan Pasteur
Département de géographie
Université de Genève, Suisse

avec la collaboration de

Gian Paolo Torricelli
Bellinzona, Suisse

Résumé

Friedrich Ratzel construit une géographie politique qui se rattache à une philosophie de l'histoire hégélienne, laissant une grande place à l'organicisme. Sa théorie générale de l'expansion de l'État débouche sur une théorie de l'espace vital (*Lebensraum*) à laquelle il subordonne totalement la problématique coloniale. Cette démarche est le reflet direct de l'embarras d'une intelligentsia nationaliste allemande qui peine à trouver son chemin entre deux pôles. D'un côté la «grandeur occidentale», à laquelle la classe dominante allemande n'arrive pas à prendre entièrement part. De l'autre côté la «grandeur allemande», que la même classe dominante ne réussit pas à promouvoir dans le contexte de l'époque, où chaque impérialisme garde jalousement ses positions en tentant de les figer à tout prix.

Mots-clés : Darwinisme social, espace vital (*Lebensraum*), État, expansion, géographie politique, hégélianisme, hiérarchie, nationalisme, organicisme, progrès, question coloniale.

Abstract

Ratzelian Thought and the Colonial Question

Friedrich Ratzel developed a political geography rooted in an historical hegelian philosophy, in which organicism occupies a large place. His general theory of State's expansion leads to a theory of living space (*Lebensraum*), totally subordinated to the colonial problematic. This approach directly reflects the difficulties of the nationalist German intelligentsia to find its way between two poles. On the one hand, the «occidental greatness», to which the German ruling class never manages to take part entirely and on the other, the «German greatness», which this same ruling class is unable to promote, in a context where each imperialism jealously seeks to maintain its position.

Key Words : Colonial question, expansionism, hegelianism, hierarchy, living space (*Lebensraum*), nationalism, organicism, political geography, progress, social darwinism, State.

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE RATZÉLIENNE

La géographie de Friedrich Ratzel nous apparaît comme une tentative d'explication de la diversité humaine à la surface de la Terre, basée sur une théorie de l'organisation aux sens propre et figuré. Il s'agit d'une vision du monde organiciste fondée sur une histoire du devenir de l'État. Confronté aux multiples adaptations des hommes et des sociétés à leur milieu, Ratzel élabore un système de classification reposant sur quelques postulats majeurs, par définition non démontrables, dont le principal nous semble être l'impératif de croissance des peuples et de leur expression organique de développement, l'État.

En effet pour Ratzel une société qui ne s'accroît pas ou ne s'étend pas est une société en décadence, faible et sans avenir, qui sera poussée hors de la scène de l'histoire par une société plus forte. Il conçoit donc l'idée d'une hiérarchie des peuples, en fonction de leur propension à la maîtrise et à l'expansion territoriale. Dès lors, s'il n'aborde pas directement la question coloniale en tant que telle, dans son œuvre, malgré le fait qu'il traite souvent des colonies, c'est parce que l'ensemble de sa géographie sous-tend un projet expansionniste général dont le colonialisme n'est qu'un des aspects. D'où l'intérêt que représente son étude pour saisir le rôle du savoir géographique par rapport aux aventures coloniales et, plus essentiellement, pour saisir l'importance des relations unissant les sciences humaines à la politique. Ce dernier élément s'exprime, avant tout, nous y reviendrons, par l'allégeance du discours ratzélien à un projet expansionniste lié à la conception hégélienne de l'État et, plus précisément, au lien direct qu'entretient Ratzel avec un certain nombre de sociétés luttant pour la grandeur de l'Allemagne.

Nous allons tenter de démontrer que l'édifice ratzélien se construit par emprunt à la philosophie hégélienne de l'État et aux thèses du darwinisme social — ce qui ne signifie pas du darwinisme tout court — transitant principalement par des auteurs comme Herbert Spencer, Ernst Haeckel et Oscar Peschel, sans laisser de place propre à la question coloniale. Nous nous pencherons pour cela sur la philosophie de l'histoire ratzélienne, historiciste en dernière instance, dans le sens où Karl Popper définit cette notion (Popper, 1988, pp. 7, 164 et 200): une approche qui, d'une part, «fait de la prédiction historique [le] principal but» des sciences sociales, d'autre part, se base sur la thèse de l'unité méthodologique de toutes les sciences, «qu'il s'agisse des sciences naturelles ou des sciences sociales», et enfin se présente comme le sentiment transcendant «d'être emporté vers l'avenir par des forces irrésistibles». C'est une pensée globalisante, visant des principes unitaires d'explication de l'histoire et s'apparentant fondamentalement à une logique de l'action. Précisons ici que nous ne condamnons pas, pour autant, toute forme d'historicisme et que tout historicisme ne se réduit pas forcément à ces propos de Popper.

LES PEUPLES NATURELS ET LES PEUPLES DE CULTURE

Pour comprendre la géographie de Ratzel, il faut avoir conscience du caractère profondément hégélien de sa conception du monde. Il reproduit, en ne les citant qu'exceptionnellement, les catégories du maître de Iéna, qu'il semble avoir hérité de la lecture de «La géographie politique» d'Ernst Kapp (Kapp, 1845), élève de Hegel et de Ritter, bien plus que de la lecture directe de Hegel. Il pense donc le monde et l'histoire comme la réalisation d'un plan où la grandeur des sociétés ne saurait s'exprimer autrement que dans la grandeur de l'État, sous-entendu de l'État germanique en cette fin de XIX^e siècle. Cet idéal d'organisation agit sous l'impulsion d'un puissant facteur d'égalisation tendancielle de la dimension et de la force des «États humains»: «L'unité des peuples a grandi au cours de l'histoire et se parfait toujours plus pour atteindre bientôt l'unité entière qui apparaît comme le but dernier et le plus élevé du développement de l'humanité» (Ratzel, 1882, p. 470). Notons — par rapport à la notion d'«États humains» — qu'il existe, dans le darwinisme social ratzélien, la notion d'«État animal» (*Tierstaat*, Ratzel, 1897, p. 14).

Comment expliquer cette évolution vers un seul modèle formel d'organisation? La réponse de Ratzel à ce questionnement — qui passe par Ernst Kapp, véritable trait d'union entre la vision hégélienne du monde et la géographie ratzélienne — est la suivante. S'il est évident que la nature par sa diversité agit comme un puissant facteur de division des peuples à la surface de la Terre, il ne faut pas oublier que «l'homme est un esprit dans la nature et que la nature est un esprit en lui: la culture a la capacité de modeler puissamment les hommes et a effectué, au cours de son développement infini et mouvant, englobant toute la Terre, une grande sélection de peuples. Elle a élu une série de peuples qui furent tour à tour porteurs d'une certaine phase de son déploiement, si bien que ceux qui racialement trônent au sommet de l'humanité actuelle ne sont pas seulement porteurs de culture parce que leur organisation est si élevée, mais, inversement aussi, organisés supérieurement parce que porteurs de culture» (Ratzel, 1882, pp. 470-471). La question coloniale apparaît ici, en filigrane, comme ressortissant à la position de certaines civilisations au sommet de la hiérarchie des peuples, porteuses de cultures dont la vitalité n'existe qu'à travers leur diffusion à la surface de la Terre, parmi les autres peuples, les autres États.

Nous pouvons donc affirmer que, dans la logique ratzélienne, l'expérience coloniale serait, en fin de compte, un moment d'entrée en contact des peuples dont la vitalité est moindre avec ceux représentant le sommet de la civilisation. Dès lors ces peuples sont «amenés sur la scène de l'histoire. Pour la première fois leurs noms sont tracés, l'emplacement de leur habitat posé sur des cartes, finalement aussi l'importance de leur population déterminée» (Ratzel, 1891, p. 347). Conception, encore une fois, hégélienne qui rappelle certains passages de «La raison dans l'Histoire», un texte reconstitué en grande partie à partir des notes de cours de ses étudiants, où Hegel affirme que les peuples naturels ne font pas partie de l'Histoire universelle. On retrouve cette idée par ailleurs dans sa définition de l'Afrique, dans le chapitre traitant des «fondements géographiques de l'histoire universelle» (Hegel, 1965, p. 269): «Ce que nous comprenons en somme sous le nom d'Afrique,

c'est un monde a-historique non développé, entièrement prisonnier de l'esprit naturel et dont la place se trouve encore au seuil de l'histoire universelle».

LE BESOIN EN ESPACE

Ce progrès vers l'État est incontournable, et il faut le comprendre comme un progrès vers des liens toujours plus étroits entre une société et le sol qui la supporte, ce que Ratzel nomme l'«appui au sol» (*Halt am Boden, Halt am Lande*, Ratzel, 1891, p. 331; 1901, p. 56). Le critère du lien au sol est déterminant, dans la logique ratzélienne, pour l'établissement d'une hiérarchie des peuples de la Terre, fondée sur la fonction et le fonctionnement de l'État. Ernst Kapp écrivait que «l'homme, précisément parce qu'il est en soi la totalité subjective de la vie planétaire, possède également une universalité illimitée en ce qui concerne la nourriture» (Kapp, vol. 1, p. 91), ajoutant que «chaque peuple de culture peut rendre toute la terre tributaire de son alimentation» (Kapp, vol. 1, p. 92).

Étendant cette logique de la «nourriture», de l'«alimentation» à la problématique plus générale de la production de celles-ci et des moyens de les produire, c'est-à-dire au travail, Ratzel affirme «de même que chaque être vivant exige un espace, dans lequel il demeure, de même un être vivant a besoin d'un autre espace, dont il tire sa nourriture, et il atteint le sommet de sa demande spatiale à travers un processus de démultiplication, qui se réalise soit en atteignant le sommet de la croissance spatiale, soit en s'appropriant sans autres l'espace du voisin. Dans ce processus, il y a toujours élévation des besoins en nourriture et aspiration à l'extension de l'espace de nutrition». En ce qui concerne l'«espace du voisin» dont s'approprie un être vivant, soulignons que, dans cette citation, Ratzel emploie les mots *den Nachbarraum des Mutterwesens*, signifiant littéralement «de l'espace du voisin de l'être-mère» ou, si l'on veut, «de l'espace du voisin apparenté», indiquant que, selon lui, toute lutte pour l'espace est également une lutte fratricide (Ratzel, 1901, p. 44). Et d'ajouter que «les lois fondamentales de la différenciation organique sont du reste applicables autant aux organismes qu'aux sociétés et aux États. La différenciation est dans tous les cas un phénomène de croissance [...] qui aboutit à la division du travail» (Ratzel, 1897, p. 108). Cela découle de ce qu'il nomme une «vérité première», à savoir «qu'avec un niveau de développement plus élevé de la culture, l'homme s'attache plus étroitement au sol, qu'il enrichit par son travail» (Ratzel, 1882, p. 448).

Ainsi, dans son analyse de l'Amérique du Nord, il décrit deux types de relations au sol: celle des Indiens, caractérisée par une dispersion de petits États qui sont autant d'îles au milieu d'un vide politique, des États qui sont «des surfaces d'une étendue pas précisément connue, qui se perd dans un espace pas ou peu habité qu'ils considèrent comme leur frontière» (Ratzel, 1906a, p. 282); et celle des colons, reproduisant le modèle européen, «relation intime et élevée avec la terre, par laquelle on cherche à remplir la totalité du territoire, y compris les parties frontalières les plus éloignées, de telle manière que l'extension du peuple et de la terre sont précisément les mêmes» (Ratzel, 1906a, p. 282). Si Ratzel reconnaît bien

l'existence d'États indiens antérieurs à la conquête européenne, c'est pour constater immédiatement leur infériorité par rapport au modèle européen. Il présente alors leur destruction comme un phénomène certes dramatique, précise-t-il, mais inéluctable: l'Amérique du Nord entre ainsi dans une phase nouvelle mais nécessaire. C'est l'ouverture d'une phase nouvelle du progrès de l'humanité vers la réalisation de l'État hégélien hautement organisé, un mouvement d'élévation que rien ne peut stopper et qui s'étendra à terme sur toute la surface de la Terre.

LES DEUX COMBINAISONS FONDAMENTALES DE RATZEL

La volonté et la capacité d'expansion territoriale d'un État sont, pour Ratzel, d'autres caractéristiques majeures permettant de définir la supériorité de certains États, en l'occurrence celui «occidental» (terme qu'il n'emploie pas explicitement, précisons-le) sur d'autres systèmes de relations au sol. Cette volonté et cette capacité sont donc directement liées à l'intensité du lien au sol, à la maîtrise du sol. Ainsi, dans le cas des États indiens, où ce lien n'est intense qu'au centre politique du territoire et de plus en plus faible à sa périphérie, il y aurait perte de toute idée d'expansion territoriale et vulnérabilité par rapport à l'État colonial qui se met en place sur les terres traditionnelles des indigènes (Ratzel, 1906a, p. 276). Ratzel établit donc, de fait, une hiérarchie des sociétés, au sommet de laquelle il place l'État en expansion, conquérant, et en bas l'État replié sur lui-même, le repli ne pouvant signifier que recul, atrophie, dans son approche. Cette hiérarchie repose sur deux facteurs essentiels : les deux combinaisons qu'il opère, d'une part, entre l'État comme organisme et l'État comme Esprit de l'histoire et, d'autre part, entre l'idée de vitalité d'un peuple et celle d'expansion.

La première combinaison part de la contradiction majeure de son œuvre, résidant dans le fait que, dans son analyse de l'État, l'organicisme laisse soudainement la place à la fonction éthique — spirituelle — de celui-là. D'un côté, il semble se ranger dans le camp des organicistes en écrivant que, dans le processus de développement de l'État, l'histoire de la différenciation entre le centre et la périphérie nous livre tous les mécanismes de la vie cellulaire (Ratzel, 1897, pp. 121-122). Mais d'un autre côté, il écrit que «la relation spirituelle unit ce qui est corporellement séparé, ce qu'aucune comparaison biologique ne peut restituer» (Ratzel, 1897, p. 11), nous renvoyant de la sorte à la vision hégélienne du monde de Kapp qui définit «les objets traités par la géographie physique comme étant ceux qui forment les qualités naturelles de l'esprit» (Kapp, 1845, vol. 1, p. 90; Hegel, 1965, p. 180). Le fait que Ratzel se réfère, de manière acritique, à la fois au modèle d'hégélianisme géographique que constitue Kapp et au sociologue déterministe Albert Schäffle — à qui Ratzel a consacré son livre sur l'État considéré comme espace vital, intitulé «L'espace vital. Une étude biogéographique» — illustre clairement cette contradiction (*Der Lebensraum. Eine biogeographische Studie* paraît d'abord dans un ouvrage collectif, en hommage au septantième anniversaire d'Albert Schäffle, puis il est publié séparément la même année).

La seconde combinaison repose sur une vraie fascination pour l'expansion territoriale, expression de l'un des éléments fondateurs de la géographie ratzélienne et plus généralement d'une grande partie des discours de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début de notre siècle, l'idée de mouvement. Impossible, en effet, pour le géographe allemand, de comprendre et d'expliquer la diversité humaine à la surface de la Terre sans faire référence au mouvement et au déplacement des peuples au cours du temps: c'est le projet de l'ouvrage de Ratzel intitulé *Völkerkunde* (Ratzel, 1885-1888), qui trouve son prolongement dans l'*Anthropogeographie*, plus précisément sa partie 2 qui porte le sous-titre évocateur «La propagation géographique de l'homme». Mais impossible également pour lui de comprendre le développement de l'humanité sans présupposer qu'il s'agit d'une mise en contact des peuples de la Terre sous l'impulsion des États intégrant la meilleure maîtrise de l'espace, c'est-à-dire ayant la vitalité spatiale la plus forte et la plus réfléchie. Ainsi, même si «ce sont les peuples de souche germanique, aujourd'hui comme avant, [qui] montrent le plus grand plaisir au voyage, écrit-il, tous les autres peuples, qui ont atteint un niveau de civilisation des plus élevés lié à une croissance rapide de la population et à un usage obligé des moyens modernes de transport, présentent une tendance plus ou moins grande au mouvement» (Ratzel, 1882, pp. 453-454).

Nous touchons là de près à la question coloniale, dans la mesure où Ratzel — qui a dédié son oeuvre maîtresse, «L'anthropogéographie», au biologiste théoricien des migrations animales et végétales Moritz Wagner — définit la colonisation européenne en Amérique, en Australie, en Asie ou en Afrique comme un pur phénomène de migration des peuples (*eine Völkerwanderung*). Les colonies sont ainsi simplement des lieux où sont mis en contact deux types de sociétés : d'un côté, les sociétés primitives immobiles, dites *Bleibende*, de l'autre côté, les sociétés du progrès émigrantes, dites *Auswandernde* (Ratzel, 1882, p. 454). Or le résultat de cette mise en contact est irrémédiable: les sociétés territorialement les moins organisées seront assimilées par les sociétés mouvantes et puissantes, dans un grand mouvement de l'humanité vers une homogénéisation par le «haut», vers un accomplissement de l'État dans ses formes supérieures.

LE DARWINISME SOCIAL

Cette référence constante à la migration des peuples illustre également l'un des principes majeurs du fonctionnement de la pensée ratzélienne, celui du transfert sans critique de théories ou concepts élaborés par les sciences de la nature, la biologie tout particulièrement, dans la sphère des sciences de l'homme. Ici Ratzel s'inspire directement et explicitement de l'oeuvre de Moritz Wagner et de sa «loi de formation des espèces par isolement» (Ratzel, 1882, p. 464), faisant référence à l'ouvrage de Moritz Wagner, *Über die Darwin'sche Theorie in Bezug auf die geographische Verbreitung der Organismen* (Wagner, 1868). Cette théorie, qui se trouve en opposition partielle avec celle de Darwin sur l'origine des espèces, concerne au départ uniquement les organismes végétaux ou animaux. Ratzel va ainsi étendre directement les lois darwiniennes de l'évolution des espèces, en y ajoutant l'idée wagnérienne d'une phase d'isolement suivie d'une fusion au monde de l'homme

vivant en société. Il qualifie cette théorie de Wagner de «théorie fondamentale de l'histoire mondiale» (Ratzel, 1882, p. 466). Dans un premier temps, l'espèce humaine se serait dispersée sur l'ensemble de la Terre, elle aurait alors acquis sa diversité, grâce à l'isolement, puis, dans un deuxième temps, elle se serait réunifiée, mouvement dont «la réalisation s'accélère fortement sous l'impulsion de la vapeur et de l'électricité» (Ratzel, 1882, p. 467).

Partant de la naturalisation des phénomènes sociaux, Ratzel va dégager une série de lois tendanciennes concernant la vie des sociétés et des États et touchant de près la question coloniale. Pour énoncer ces lois, il se réfère directement à des auteurs darwinistes sociaux, tels qu'Ernst Haeckel, Herbert Spencer et Oscar Peschel. Ceux-ci s'approprient librement l'œuvre de Darwin sur l'origine des espèces, pour étendre son champ d'application aux phénomènes historiques concernant l'homme organisé en société, soutenant et diffusant l'idée d'une continuité entre les phénomènes naturels et les phénomènes socio-historiques.

Cette exploitation de l'œuvre de Darwin est d'autant plus discutable que Darwin lui-même, dans un autre ouvrage intitulé «La descendance de l'homme et la sélection sexuelle», qui fait suite à «L'origine des espèces», traite la question de l'évolution progressive de l'homme vers l'organisation sociale, en soulignant les différences fondamentales distinguant l'homme en société de l'animal ou de la plante. Il met en évidence un processus que Patrick Tort a nommé «l'effet réversible de l'évolution» (Tort, 1992, pp. 13-46). Il s'agit d'une évolution qui sélectionne un comportement social fondamental de l'homme, que Darwin nomme la «sympathie» (Darwin, 1899, p. 136). Ce comportement consiste dans le souci qu'a l'homme pris individuellement pour la survie et la vie du groupe, dans le seul but, au départ, de se faire payer en retour et de pouvoir ainsi garantir au mieux sa propre survie et sa propre vie. La société humaine adopte, selon le naturaliste, ce comportement naturellement sélectionné, qui devient alors acquis, le dotant progressivement de justificatifs moraux. Ce processus entre, par là même, en contradiction avec le principe de la sélection naturelle telle qu'elle se déroule dans le monde végétal et animal dont il est issu (Darwin, 1899, chap. V).

Ainsi Darwin, malgré des formules parfois ambiguës qui, coupées de leur contexte, pourraient être considérées comme étant empreintes de racisme, va jusqu'à regretter tout comportement allant à l'encontre de l'humanisme dans le sens le plus profond du terme: lorsque les hommes en général présentent avec nous, hommes avancés en civilisation, «de grandes différences d'aspect et d'habitudes, l'expérience nous fait malheureusement voir combien il faut de temps avant que nous les considérions comme nos semblables» (Darwin, 1872, pp. 106-107). Transposant «L'origine des espèces» directement dans le champ social tout en rejetant, sans en faire pour autant une critique, l'apport de «La descendance de l'homme», Spencer, Haeckel et Peschel vont élaborer le darwinisme social. Il s'agit d'une philosophie de l'histoire qui laisse une grande place à l'organicisme, reposant donc sur un principe explicatif d'essence biologique, qui va se trouver à la base de toute l'œuvre de Ratzel, malgré, ou à cause de, son hégélianisme.

Ainsi nous avons la «loi d'évolution», fondée sur les principes de force et de mouvement, de Spencer pour qui «la société est un organisme» (Spencer, 1882, p. 4). Se réclamant de cette philosophie évolutionniste, Ratzel va postuler que «le mouvement est une propriété hautement décisive pour l'expansion géographique d'un peuple [...] Chez les peuples civilisés de la terre on peut considérer, sans commettre de faute, que le mouvement est totalement un facteur de progrès et d'élévation» (Ratzel, 1891, p. 292). Nous avons également la philosophie moniste d'Ernst Haeckel, qui a fortement influencé le géographe tout au long de sa vie. Pour Haeckel, «de la doctrine anthropologique renouvelée sortira une philosophie nouvelle, qui ne sera plus, cette fois, un système vide, une vaine spéculation métaphysique, mais qui s'appuiera sur le solide terrain de la zoologie [...] Elle nous ouvrira une voie nouvelle de progrès moral [...] Il faut revenir complètement, sincèrement, à la nature et à ses lois» (Haeckel, 1884, p. 560). De là Ratzel tire l'interrogation centrale de toute son œuvre, qui apparaît déjà dans son premier livre: comment bâtir la politique, la morale, les fondements du droit en correspondance avec les lois de la nature (Ratzel, 1877, pp. 478-479)? C'est sur ce questionnement que repose son postulat de la nécessité unitaire de l'expansion pour toute vie, organique ou historique. Nous avons enfin l'historien de la géographie, Oscar Peschel — que Ratzel connaît bien et à qui il consacrera une nécrologie —, pour qui ce sont les solides et les liquides qui «déterminent souvent et très clairement de l'avancée de l'histoire des mœurs» (Peschel, 1877, p. 364). Peschel a écrit un article, que cite Ratzel, dans lequel il explicite le procédé de comparaison directe entre l'État et un groupe d'animaux, en l'occurrence il s'agit de la comparaison entre les successions princières dans l'État ottoman et dans l'État des abeilles, c'est-à-dire les essaims d'abeilles (Peschel, 1877, p. 488). Dans ce même texte, Peschel énonce la notion de *Lebensraum*, ajoutant qu'elle équivaut au «milieu» (en français dans le texte). C'est à lui que Ratzel emprunte les vocables d'État des animaux, de *Lebensraum* — comme expression allemande du milieu — et, partant de là, il construit son idée d'État comme entité biogéographique.

L'ESPACE VITAL

Ce qui nous frappe particulièrement chez Ratzel, et qui vient en prolongement de ce que nous avons écrit à propos de ses emprunts aux thèses darwinistes sociales, c'est son refus de traiter le moment de la rupture entre les phénomènes organiques et les phénomènes de civilisation. Dès lors, avec un tel projet scientifique naturalisant, il ne peut que considérer le colonialisme comme une simple expansion d'une certaine forme d'État évolué dont le dynamisme nécessite, pour conserver sa pleine vitalité, l'élargissement de ses frontières vers d'autres terres. Nous pourrions donc affirmer que, pour Ratzel, le colonialisme est, en fin de compte, l'expression de la dynamique — à la fois organique et spirituelle — du mouvement, inhérente à l'organisme étatique considéré comme «espace vital» (*Lebensraum*). Précisons ici que la notion ratzélienne de *Lebensraum*, déjà mentionnée dans la *Politische Geographie* (Ratzel, 1897, chap. 1, par. 1) et à laquelle le géographe consacre un ouvrage (*Der Lebensraum*, que nous avons déjà mentionné) en 1901 — dont il reproduit de très longs passages dans *Die Erde und das Leben* (Ratzel, 1901-1902,

vol. 2, partie 3, chap. 1) —, peut être considérée comme la manifestation spatiale de l'État, principe historique immanent, et de sa propagation à la surface de la Terre. N'est-il pas significatif que le livre de Ratzel sur l'espace vital paraisse en pleine période coloniale africaine, alors que l'Allemagne est entrée depuis peu — tardivement et de manière malchanceuse — dans cette compétition?

Dans son étude sur l'espace vital, Ratzel commence par constater la finitude de l'espace terrestre à la disposition des diverses espèces végétales ou animales qui le peuplent, constatation qui lui permet de définir la vie comme «un aller et retour infini d'espèces empruntant toujours les mêmes chemins» (Ratzel, 1901, p. 3). Car le mouvement est vie, écrit-il, et la vie est mouvement, dans le sens où tous les progrès réalisés par la vie organique (n'oublions pas que l'État est un organisme, même s'il n'est pas que cela) concernent ses facultés de déplacement. Cette perfection des capacités de déplacement permet à toutes les espèces, y compris l'homme, d'œuvrer à la domination de l'espace, à l'extension de l'espace vital.

Mais à ce stade de sa réflexion, Ratzel constate une contradiction entre ce qu'il a défini comme le caractère essentiel de la vie, le mouvement, et une caractéristique immuable de l'espace terrestre, sa finitude. Cette contradiction débouche sur une confrontation entre les espèces pour leur survie : «Entre le mouvement de la vie qui jamais ne s'arrête, et l'espace de la terre qui jamais ne change, existe une contradiction. De cette contradiction naît la lutte pour l'espace» (Ratzel, 1901, p. 51).

Voilà défini le cadre théorique dans lequel vient s'insérer l'analyse de toute question liée à la colonisation : la conquête de l'Amérique par les Européens est à considérer comme un phénomène naturel, par lequel une espèce nouvelle, poussée par une densité trop élevée qui met en danger sa survie, s'étend hors de son territoire d'origine à la recherche d'un surplus d'espace vital dans le cadre de la finitude de l'espace. On se trouve alors dans une situation où l'espèce la plus forte, du fait de son meilleur lien au sol, repousse ou asservit l'espèce la plus faible, qui alors se disperse et entame une lente décadence. C'est là l'expression d'une tendance de l'histoire universelle : «le progrès de nouvelles espèces s'accompagne du recul d'anciennes. Il est clair que le caractère limité de l'espace vital de la terre rend nécessaire l'évacuation du terrain par une vieille espèce qui occupe un espace dont une nouvelle espèce a besoin pour son développement. Dans cette mesure, nouvelle création et progrès impliquent recul et décadence» (Ratzel, 1901, p. 59).

Deux éléments importants de la logique naturalisante de Ratzel ressortent de ces lignes. En premier lieu sa manière de présenter la conquête et la destruction d'une espèce par une autre comme un moment nécessaire du progrès et de l'évolution, faisant des mécanismes de la sélection naturelle le moteur de l'histoire. Il n'y a alors plus d'ambiguïté en ce qui concerne le domaine d'action de ces mécanismes violents : le monde des peuples en fait partie intégrante, comme l'explique à plusieurs reprises l'ouvrage «L'espace vital» (*Der Lebensraum*). Cela amène, en deuxième lieu, l'auteur à donner un fondement philosophique à l'amalgame des phénomènes végétaux, animaux et sociaux dans une même

catégorie de phénomènes. Ainsi les sociétés agressées par la civilisation ne sont, en fin de compte, que des espèces agressées par d'autres plus fortes, dans ce qui constitue un simple moment du développement de l'histoire, qu'elle soit humaine ou animale.

C'est pourquoi, quand il décrit les colonisations française au Canada et en Nouvelle-Écosse et anglaise en Virginie comme «une pénétration provoquant un recul des Indiens nord-américains, partie depuis la frange extérieure la plus à l'Est de leur territoire d'extension et traversant en diagonale l'ensemble du continent», il ajoute immédiatement que «le recul des bisons, des élans, des cerfs canadiens et d'autres animaux se déroula de la même manière» (Ratzel, 1901, pp. 65-66). De même Ratzel affirme un peu plus loin que «chaque colonisation nous offre la même image d'expansion, qu'elle soit de nature végétale, animale ou humaine: les commencements sont dispersés puis s'unifient avec le temps».

Dans sa vision du monde, tout organisme connaît un mouvement interne, une croissance de sa masse, qui se transforme invariablement en mouvement dirigé vers l'extérieur, impliquant une domination de l'espace. Ce mouvement se déclenche sous l'effet de la densité croissante de population d'un territoire et de la mise en valeur de celui-ci, questions sur lesquelles il revient constamment et auxquelles il consacre un chapitre de son ouvrage *Deutschland* (Ratzel, 1898, chap. 26): lorsque toutes les parties de l'espace vital d'un organisme, végétal, animal ou humain, sont occupées, il ne reste plus que la solution de l'agrandissement aux dépens des voisins qui voient leur espace de vie amputé (Ratzel, 1877, p. 449; 1897, pp. 3-4; 1901, pp. 51-52; 1914, p. 69). Mais, inversement, une espèce dynamique aura d'autant plus d'inclination à se réaliser, à réaliser son État, qu'elle dispose de terrains vastes. Il utilise à ce propos une analogie organiciste: de même qu'un arbre a besoin de lumière et d'air pour croître, de même les peuples aryens avaient besoin de vastes espaces pour que chacun d'entre eux atteigne l'autonomie nécessaire pour garantir l'originalité de leurs diverses branches (Ratzel, 1901, p. 70).

UNE DOUBLE LECTURE DE RATZEL

Comment pourrions-nous faire l'économie d'une double lecture de ces propos de Ratzel? D'un côté, nous avons une géographie nationaliste, théorique. C'est le produit d'un intellectuel d'académie, fourbissant des armes idéologiques pour la bourgeoisie moderniste de la fin du XIX^e siècle, adaptant le discours hégélien dominant aux nouvelles circonstances historiques, tout en le naturalisant davantage. D'un autre côté, nous avons une géographie nationaliste, tout aussi théorique mais plus directement orientée vers la nation allemande. C'est le discours d'un intellectuel lié au parti national-libéral, fondateur du Comité colonial allemand, partisan d'un colonialisme «scientifique», prenant part à la création de la Ligue pan-germaniste (Korinman, 1987, pp. 11-12), s'interrogeant sur la position internationale d'une Allemagne qui, nous explique-t-il dans son livre *Deutschland*, exploite désormais la totalité de son territoire (Ratzel, 1898, chap. 26).

Ajoutons que, dès ses premiers ouvrages, notamment dans *Sein und Werden der organischen Welt*, paru en 1869, Ratzel affiche une vision raciste tant à l'égard des individus peuplant le monde colonial qu'à l'égard des États qui s'y trouvent. Soulignons que, s'il contredit à plusieurs reprises cette approche raciste, dans nombre de textes et même en rompant à un certain moment avec la Ligue pan-germaniste (Faber, 1982, p. 393), il y reviendra constamment tout au long de sa vie (Ratzel, 1877, pp. 499 et 503). Dans cette perspective, il situe les Noirs, les Hottentots et les Australiens sur l'échelon le plus bas de l'humanité qui lui est contemporaine (Ratzel, 1877, p. 499). Dans cette même perspective, il a une approche élitaire de l'évolution de la société humaine — nous renvoyant aux propos cités de Hegel sur les «peuples naturels» — en établissant un continuum qui va de l'État-organisme des peuples primitifs, pré-antiques ou actuels, à l'État-entité spirituelle des peuples évolués (Ratzel, 1897, p. 12), c'est-à-dire des puissances politico-militaires ou des pays prospères du monde occidental.

Entre les parutions des deux volumes de «L'Anthropogéographie» (respectivement en 1882 et 1891), il écrit un article dans lequel il s'interroge sur «la nature de l'État et des princes africains, sur les moyens de diriger et de dominer les peuples africains», au moment «où l'Allemagne pénètre en Afrique en tant que puissance coloniale» (Ratzel, 1906b, p. 159). Un an avant la publication de *Der Lebensraum*, il appelle au renforcement de l'Allemagne sur les mers, pour qu'elle puisse remplir «sa mission dans le monde» (Korinman, 1987, p. 39).

Mais il ne faut pas perdre de vue le fait que Ratzel n'est pas exactement un rêveur réactionnaire, qui voudrait substituer un quelconque paradis perdu par le soi-disant rétablissement d'une grandeur territoriale germanique au travers du colonialisme ou de tout autre expansionnisme militaire. C'est, nous l'avons vu, un intellectuel nationaliste politisé, moderniste et conscient du fait que l'impérialisme économique va prendre le relais de l'impérialisme territorial, ayant une solide connaissance de la réalité dont il parle et des rapports de forces économiques, politiques et militaires marquant son époque. Ainsi, dans ses «Lettres d'un homme de retour», il admet que l'Allemagne est dans l'impossibilité de bâtir un empire colonial à la fin du XIX^e siècle (Ratzel, 1905, p. 471). Il résout cette contradiction en déplaçant le fond de son discours vers trois pôles fondamentaux de son nationalisme qui, ici, montre toute sa dimension allemande. D'une part, vers la grandeur de la fonction politique et militaire de l'Allemagne, dérivant de sa position de séparateur des mondes slave et romain (Ratzel, 1905, p. 471). D'autre part, vers la position de l'Allemagne, à la fois distributeur de ressources en direction de l'Est et du Centre européens et trait d'union «entre la Mer du Nord et la Méditerranée» (Ratzel, 1898, pp. 330-331). Et enfin vers la force économique ascendante de l'Allemagne, deuxième puissance commerciale mondiale, précise-t-il (Ratzel, 1898, chap. 31).

Sa géographie — que ce soit celle de l'«Anthropogéographie» ou de la «Géographie politique» — est l'expression théorique la plus parfaite de cette contradiction. C'est précisément pour cela que la géographie ratzélienne n'a pas élaboré une théorie coloniale à proprement parler. C'est pour cela aussi que la géographie ratzélienne ne traite purement et simplement pas de la question

coloniale en tant que telle. C'est pour cela également que la géographie ratzélieuse privilégie une théorie de l'expansion de l'État — de l'espace vital — à laquelle est totalement subordonnée la problématique coloniale, qu'il mentionne dans nombre d'ouvrages. C'est pour cela enfin que cette géographie reflète directement l'embarras d'une intelligentsia nationaliste bourgeoise allemande, qui peine à trouver son chemin entre la «grandeur occidentale», à laquelle la classe dominante allemande n'arrive pas à prendre entièrement part, et la «grandeur allemande», que la même classe dominante ne réussit pas à promouvoir dans un contexte où chaque impérialisme garde jalousement ses positions en tentant de les figer à tout prix.

LE DISCOURS COLONIALISTE ESCAMOTÉ PAR UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE L'EXPANSION

Dans le projet ratzélieux, la question coloniale est simultanément subordonnée, comprise et impliquée par l'idée d'expansion. Cette idée est conditionnée, chez le géographe allemand, par deux facteurs contextuels généraux. D'un côté, par les spécificités de la situation allemande, élément sur lequel nous ne revenons pas ici. De l'autre, elle est conditionnée par la caractéristique de cette période, durant laquelle arrive à terme le processus de mise en place du capitalisme impérialiste, avec son organisation toujours plus planétaire, centralisée et tendanciellement homogène: une fascination pour toute référence à la dynamique, au mouvement, à la vitesse, à l'expansion, ainsi qu'à l'efficacité, à l'efficacéité. C'est, par ailleurs, dans ce dernier aspect que s'enracine une certaine volonté prospective et «utilitaire» de la géographie de Ratzel. Cet aspect, bien qu'il ne soit pas toujours clairement explicité, est omniprésent chez Ratzel. Dès lors il se place dans le rôle de conseiller du Prince.

La substance de ce projet pourrait tenir, en fin de compte, dans ces lignes de l'introduction de la «Géographie politique» (Ratzel, 1897, p. V): le «sens géographique n'a peut-être jamais manqué aux hommes d'État doués de sens pratique et il marque aussi des nations entières. Dans leur bouche il se dissimule sous des vocables comme "penchant pour l'expansion", "vocation coloniale" ou "esprit inné de domination"; on y parle d'instinct politique sain, on pense la plupart du temps à l'évaluation correcte des fondements géographiques de la puissance politique. Comme je crois que ce "sens géographique", s'il ne peut être enseigné, peut toutefois être développé, et qu'il est à même de contribuer grandement à la compréhension et à la juste estimation des rapports et des développements historiques, je nourris l'espoir qu'il n'intéressera pas seulement des géographes».

Mais ici un nouveau problème se pose, au-delà de la seule question coloniale. En effet, une fois le capitalisme allemand et son impérialisme économique désarçonnés par les bourgeoisies de l'Entente et des États-Unis, dans un monde trop exigü pour contenir toutes les prétentions des plus puissantes classes dominantes — situation sanctionnée par le traité de Versailles —, la géographie ratzélieuse commence une seconde vie. Elle devient *nolens volens* un instrument redoutable aux mains de certains nationalismes ultra-réactionnaires,

l'allemand avant tout, mais aussi l'italien et l'espagnol. Instrumentalisant la panoplie théorique ratzélieenne — qui, il faut le dire, se prête bien à ce genre d'exercice —, ils vont hypertrophier le discours sur l'expansion, y compris coloniale, ainsi que l'aspect prospectif, «utilitaire» du savoir géographique, qui devient ainsi «appliqué». Mais c'est là le début d'une autre question, celle de la géopolitique.

BIBLIOGRAPHIE

- DARWIN, Charles (1872; 1^{ère} éd. anglaise, 1871) *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*. Trad. par J.-J. Moulinié. Paris, Reinwald, 422 p.
- (1899; 1^{ère} éd., 1871) *The descent of man and selection in relation to sex*. New York, D. Appleton & Co., 413 p.
- FABER, Karl-Georg (1982) Zur Vorgeschichte der Geopolitik. Staat, Nation und Lebensraum im Denken deutscher Geographen vor 1914. In *Weltpolitik, Europagedänke, Regionalismus, Festschrift für Heinz Gollwitzer zum 65. Geburtstag*. Münster, Aschendorf, 626 p.
- HAECKEL, Ernst (1884; 1^{ère} éd. allemande, 1868) *Histoire de la création naturelle ou doctrine scientifique de l'évolution*. Trad. par Ch. Létourneau. Paris, Reinwald, 606 p.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich (1965; notes de cours et manuscrits datant de 1822-1830) *La raison dans l'Histoire*. Trad. par Kostas Papaioannou. Paris, Union Générale d'Éditions, 313 p.
- KAPP, Ernst (1845) *Die politische Geographie*. Seconde partie de son premier volume *Philosophische oder vergleichende allgemeine Erdkunde als wissenschaftliche Darstellung der Erdoerhältnisse und des Menschenlebens*. Braunschweig, Verlag von George Westermann, 2 vol.
- KORINMAN, Michel (1987) *De la géographie politique à la géopolitique*. Avant-propos à Friedrich Ratzel (1987; 1^{ère} éd. allemande, 1897) *La géographie politique*. Traduit de textes choisis par François Ewald. Paris, Fayard, 220 p.
- PESCHEL, Oscar (1860) *Eine neue Lehre über die Schöpfungsgeschichte der organischen Welt*. Texte publié dans la revue *Ausland* du 29 janvier 1860 et reproduit dans O. Peschel (1877, posthume) *Abhandlungen zur Erd- und Völkerkunde*. Textes réunis par J. Löwenberg, Leipzig, Duncker & Humblot, 3 vol.
- (1872) *Erd- und Völkerkunde, Staatswissenschaft und Geschichtschreibung*. Texte publié en 1872 et reproduit dans O. Peschel (1877, posthume) *Abhandlungen zur Erd- und Völkerkunde*. Textes réunis par J. Löwenberg, Leipzig, Duncker & Humblot, 3 vol.
- POPPER, Karl (1988; 1^{ère} éd. anglaise, 1944-1945) *Misère de l'historicisme*. Trad. par Hervé Rousseau et rév. par Renée Bouveresse. Paris, Plon, 214 p.
- RATZEL, Friedrich (1882) *Anthropo-geographie oder Grundzüge der Anwendung der Erdkunde auf die Geschichte*, Stuttgart. J. Engelhorn, 471 p.
- (1891) *Anthropogeographie*. Partie 2 : *Die geographische Verbreitung des Menschen*. Stuttgart, Engelhorn, 781 p.
- (1905, posthume) *Briefe eines Zurückgekehrten*. Texte de 1899 à 1901, publié dans *Glückinseln und Träume. Gesammelte Aufsätze aus den Grenzboten von F. Ratzel*. Leipzig, Grunow, 515 p.
- (1901) *Der Lebensraum*, Tübingen. Verlag Laupp'schen Buchhandlung, 87 p.
- (1901-1902) *Die Erde und das Leben. Eine vergleichende Erdkunde*. Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut, 2 vol.
- (1898) *Deutschland. Einführung in die Heimatkunde*. Leipzig, Grunow, 332 p.
- (1914; 1^{ère} éd. allemande, 1882-1891) *Geografia dell'uomo (antropogeografia)*. Trad. de l'allemand par Ugo Cavallero. Turin, Fratelli Bocca, 596 p.
- (1897) *Politische Geographie*. Munich et Leipzig, R. Oldenburg, 820 p.

-
- _____ (1906) *Lewis Morgan Forschungen über die Entwicklung des Staates*. Texte datant de 1894 et reproduit dans Friedrich Ratzel (1906a, posthume) *Kleine Schrifte*. Textes choisis par Hans Helmolt. Munich et Berlin, R. Oldenburg, 544 p.
- _____ (1877; 1^{ère} éd., 1869) *Sein und Werden der organischen Welt. Eine populäre Schöpfungsgeschichte*. Leipzig, Fues's Verlag, 514 p.
- _____ (1906) *Über politische Verhältnisse in Innerafrika*. Texte datant de 1888 et reproduit dans Friedrich Ratzel (1906b, posthume) *Kleine Schriften*. Textes choisis par Hans Helmolt. Munich et Leipzig, R. Oldenburg, 544 p.
- _____ (1885-1888) *Völkerkunde*. Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut, 3 vol.
- SPENCER, Herbert (1882; 1^{ère} éd. anglaise, 1877) *Principes de sociologie*. Trad. par E. Pazells et J. Gerschel. Paris, Baillière, 422 p.
- TORT, Patrick (1992) *L'effet réversif de l'évolution. Fondements de l'anthropologie darwinienne*. Texte publié dans Patrick Tort (dir.) *Darwinisme et société*. Paris, PUF, 690 p.
- WAGNER, Moritz (1868) *Die Darwin'sche Theorie und das Migrationsgesetz der Organismen*. Leipzig, Duncker & Humblot, 62 p.

(Acceptation définitive en mai 1994)